



Photo: Simone Schneider / Sicona

◀ Evoluer sur un sol pauvre n'empêche pas une prairie d'être riche en espèces... au contraire

Du bonheur de voir (re)pousser

Balade avec les naturalistes (3): les prairies et milieux naturels

Un petit détour du côté de ces réserves à diversité.

Déclinant une diversité inestimable de fleurs, d'herbes et de petits animaux, ces lieux ne peuvent qu'attirer le regard et susciter une admiration presque d'ordre artistique.

D'autant qu'ils sont rares et le deviennent de plus en plus.

«Actuellement, au Luxembourg, 20% des plantes spécifiques des prairies sont menacées, selon la liste rouge des plantes. Et en l'espace d'à peine dix ans, j'ai pu moi-même voir disparaître certaines espèces.»

Simone Schneider est experte dans la recherche, l'étude, la protection et la restauration des prairies et milieux naturels. Docteur en sciences de l'environnement, elle est actuellement chargée de la supervision scientifique des projets pour le Sicona-Ouest et le Sicona-Centre, deux syndicats intercommunaux dévoués à la conservation de la nature regroupant 33 communes du pays (www.sicona.lu). Aussi est-elle, entre bien d'autres choses, membre du comité de la Société des naturalistes luxembourgeois et collaboratrice scientifique au Musée national d'histoire naturelle. «J'ai l'amour de la nature en moi aussi loin que je me souviens. Née dans un village enfoui dans la vallée de l'Our, j'ai hérité de mes parents un mode de vie qui rend important l'apprentissage de la nature et de sa diversité. Quand j'avais 14-15 ans, je savais les cours de sciences naturelles.»

C'est donc tout «naturellement» qu'elle s'orientera, pour ses études universitaires, vers les sciences de l'environnement – géographie, botanique, climat, écologie des sols... – et qu'elle réalisera sa thèse de doctorat en géobotanique.

L'objet de cette thèse est d'ailleurs tout un programme: l'étude et le recensement des «communautés d'espèces» dans les prairies du pays. «Une "communauté d'espèces" est, en l'occurrence, un ensemble de plantes qui se retrouvent dans des lieux aux caractéristiques semblables. De telles communautés, il y en a en tout 31 au Luxembourg.»

Ce qui fait des prairies d'importantes gardiennes de la biodiversité et de l'identification des dites communautés un outil permettant non seulement de mieux établir des réglementations et de dresser, comme l'a fait le ministère du Développement durable et des Infrastructures (MDDI), un cadastre des biotopes, mais aussi d'agir et de réagir sur le terrain avec plus de «compétence».

Comme tout doit avoir une définition, qu'est-ce finalement qu'une «prairie»? Simone Schneider: «"Kulturgrasland" en allemand, une prairie est à l'origine une terre exploitée par les paysans depuis des dizaines d'années pour le pâturage ou la récolte de foin. A ne pas confondre avec les friches temporaires ou jachères créées dans le cadre de rotation de cultures. Ces dernières n'abritent qu'une dizaine d'espèces, alors que dans les anciennes prairies, on en trouve cinquante voire plus.»

Il y en a de toutes les sortes – caractérisées selon trois jeux de variables, à savoir les types de sols (par exemple: riches ou pauvres en éléments nutritifs), les types de climat (sec, humide, ensoleillé...) et les types d'exploitation (avec ou sans animaux, fauchage une ou deux fois par an...). «Au nord du

pays se trouvent les prairies les plus humides, à l'est elles sont plus sèches tandis qu'au sud-ouest les sols sont plus argileux. Et chaque type possède ses communautés d'espèces.» Parmi les vieilles zones remarquables du sud-ouest, l'on peut citer Bitschenheck à Dippach et Werwelslach à Mamer.

Connaissant les caractéristiques précitées d'une prairie donnée, observant par ailleurs les commu-

autés d'espèces présentes tout en repérant les «indicateurs», Simone Schneider arrive à «lire» le type et l'état de la prairie. Et, il faut le savoir, les prairies luxembourgeoises, comme celles à travers toute

l'Europe occidentale, sont, pour le moins, mal en point.

«Quand on sait, par exemple, qu'un apport, même indirect et involontaire, d'éléments nutritifs – comme de l'azote venant d'engrais ou de la pollution de l'air – peut aboutir à une réduction dramatique de la biodiversité, il devient aisé de comprendre que la généralisation du mode intensif de l'agriculture de même que l'urbanisation galopante, menacent sérieusement le nombre d'espèces et de prairies.»

Afin de contrecarrer la mise en danger de la biodiversité, il est donc impératif de mettre en place des dispositions de protection. C'est pour cela qu'existent au niveau national la loi de la protection de la nature, le plan «Protection de la nature», le règlement sur la «sauvegarde de la diversité biologique», les «zones Natura 2000», la directive européenne «Habitats faune flore» et le mécanisme de financement «Life». Parmi les types les plus menacés

chez nous, il faut citer les prairies à molinie sur calcaire et argile (pratiquement disparues), les prairies mésophiles et les landes sèches à bruyères.

«Nous pouvons établir un contrat biodiversité pour lequel les agriculteurs s'engagent à utiliser des méthodes d'exploitation extensive et, pour cela, ils reçoivent des aides financières.»

Restauration

Comme cette proposition de collaboration est, malgré les subsides, inégalement accueillie, avec trop souvent comme conséquence la perte des prairies, «nous tentons d'acheter des terres à des propriétaires privés. De cette façon, tout en permettant aux agriculteurs d'en poursuivre l'exploitation – sous conditions –, nous pouvons prendre des mesures de protection efficaces et entreprendre des recherches scientifiques. Ainsi, nous travaillons dans la conservation de la nature appliquée en faisant, entre autres, du monitoring afin d'avoir un suivi sur les espèces et les habitats menacés ainsi qu'en organisant des travaux de master en collaboration avec des universités. Les résultats qui en ressortent sont d'une grande importance comme ils peuvent aboutir à l'adaptation et l'amélioration de nos mesures de protection».

Cela étant, malgré les efforts, il arrive que la volonté de protection ne suffise pas ou que les pertes soient déjà trop importantes. C'est alors que l'on commence à penser en termes de restauration.

«Pour restaurer un milieu naturel, précise Simone Schneider, nous disposons principalement de deux techniques. L'une se base sur la réimplantation d'espèces à partir de plants que nous faisons pousser nous-mêmes. Cela implique en amont la récolte, l'entretien et le conditionnement de semences que nous conservons dans des "banques".

Nous pouvons alors tenter de "refaire" une prairie perdue.» Le processus, de longue haleine, est toutefois soumis à de multiples aléas.

L'autre technique, par «apport de foin», consiste à transférer le produit de fauche d'une prairie riche en espèces sur un terrain de même type, mais dégradé. «Cela aussi reste difficile et il faut compter jusqu'à huit ans pour que les espèces poussent et "prennent". Nous avons restauré de cette façon une centaine d'hectares.»

Même si, d'une certaine façon en tout cas, ces efforts peuvent apparaître comme un travail relevant des Danaïdes, la naturaliste est convaincue de l'intérêt des mesures tant pour la nature que pour le grand public. «Plus que ma profession, c'est ma vie. Je suis de nature curieuse, dans le sens scientifique du terme. Chaque problématique me permet de chercher à comprendre et tenter d'imaginer ce qui pourrait être mis en place pour la résoudre. Et malgré les obstacles, cela me fait tellement de bien lorsque j'observe les résultats se révéler, lorsque j'ai le privilège de voir repousser.»

DAVID BROMAN

SNL

Cette série estivale est réalisée en collaboration avec la Société des naturalistes luxembourgeois (SNL), qui fête cette année son 125^e anniversaire. Rens.: www.snl.lu.

